



Carte blanche À YVES CHIRON

Le Père Louis Babel, missionnaire et cartographe

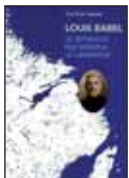
Louis Babel, né en Suisse en 1826, entré au noviciat des Oblats de Marie Immaculée (OMI) en 1847, a fait ses études de théologie à Marseille puis à Maryvale, en Angleterre, avant d'être envoyé comme missionnaire au Canada où il sera ordonné prêtre en 1851. Il ne reviendra jamais en Europe et mourra à Pointe-Bleue, au Canada, en 1912.

Un livre, paru en Suisse, retrace les quelque soixante années de son apostolat missionnaire au Québec. Envoyé d'abord aux Escoumins, au nord de Québec, il parcourra la côte du Saint-Laurent, à pied ou en canot, avec son confrère le Père Charles Arnaud, pour rejoindre les communautés amérindiennes ou les colons blancs dispersés. Puis à partir de 1862 il passera quatre années chez les Algonquins, au nord d'Ottawa, où il cultivera, construira, évangélisera et apprendra la langue algonquine. Enfin, de 1866 à 1911, il résidera à Betsiamistes, poste missionnaire chez les Montagnais. À trois reprises il partira vers la baie des Esquimaux, pour évangéliser les Naskapis. Empruntant à chaque fois des routes différentes, il a ainsi parcouru plus de 3 000 kilomètres à travers les forêts et les lacs du Labrador. À chaque fois, il a pris des notes sur la flore, la végétation et le sol, réalisé des croquis (84 au total), fait des relevés de températures, des calculs de distance et d'altitude. Son travail a permis aux autorités du Québec de réaliser en 1873 la première carte du Labrador, qui restera une référence jusqu'au milieu du XX^e siècle. « *Sa passion pour la précision géographique avait fait du Suisse un cartographe pionnier de la région* », écrit Corinne Jaquet.

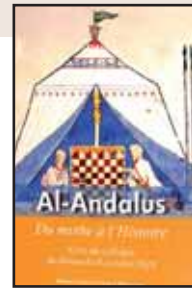
Comme bien d'autres missionnaires, en Amérique et sur les autres continents, qui devaient entrer en relations avec les autochtones auxquels ils étaient envoyés, le Père Babel a réalisé un travail linguistique notable : il a rédigé un dictionnaire français-montagnais et il avait commencé à composer une grammaire montagnaise.

En 1867, en route vers le lac Petitsikapau – trente-neuf jours de barque –, il en profite pour évangéliser les guides indiens qui l'accompagnent. À l'arrivée, écrira-t-il, « *mes compagnons de route possédaient une idée assez nette des vérités chrétiennes, récitaient bien nos prières principales, le Pater, l'Ave, le Credo, les commandements de Dieu et de l'Église, les actes des vertus théologiques* ».

Malgré ses manières un peu rudes (les Montagnais le surnommaient *Ka Kashkueltitak* – le Silencieux ou le Méditatif), le Père Babel sut attirer à la foi chrétienne des milliers d'Indiens, sachant qu'ils seraient à leur tour des transmetteurs. « *Les Oblats sont les spécialistes des missions difficiles* », disait Pie XII. ♦



Corinne Jaquet, *Louis Babel. Le Genevois qui dessina le Labrador*, Éditions Slatkine, 220 p., 25 €.



LES ACTES

Piloté par l'historien Philippe Conrad, un colloque s'est déroulé à Paris en octobre dernier portant sur Al-Andalus. Al-Andalus ? Ce terme générique désigne les territoires espagnols qui furent sous domination musulmane entre 711 et 1492, année de la chute de Grenade. Depuis quelques années, une mode historique s'impose présentant la chute d'Al-Andalus comme une catastrophe. Ce révisionnisme historique, outre ses conséquences intellectuelles, pousse certains à réclamer, à titre de réparation, que la cathédrale de Cordoue soit donnée au culte musulman. Au-delà, c'est bien évidemment toute la geste de la Reconquista qui est remise en cause et dénoncée, réduite à une œuvre de propagande « nationale-catholique » d'inspiration... franquiste. Al-Andalus fut-il ce modèle de relations multiculturel que l'on présente comme une préfiguration historique de ce qu'il faudrait aujourd'hui ? Le colloque international organisé par l'Association pour l'Histoire permet de répondre à cette question, loin de tout anachronisme et du politiquement correct, en croisant les regards des spécialistes de l'histoire de l'Espagne, d'Al-Andalus et de la religion de Mahomet. Un travail de salubrité intellectuelle.

Stéphien Vallet

Al-Andalus, du mythe à l'Histoire
Sous la direction de Philippe Conrad
Association pour l'Histoire, 106 p.,
10 € (a-p-h@orange.fr).

Le choix de votre quinzaine

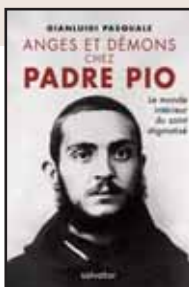


LE CD

Alexandre Tharaud, pianiste très en cour, militant des causes sociétales progressistes, quinquagénaire soignant son *look* d'adolescent, est aussi un très bon spécialiste des pièces françaises pour clavier des XVII^e et XVIII^e siècles. Il a façonné lui-même le programme de cet album *Versailles*, au gré de ses coups de cœur, en partant bien sûr de Rameau et Couperin, à chacun desquels il avait déjà consacré un CD. Il nous fait découvrir d'autres représentants méconnus du style d'Ancien Régime, brutalement interrompu en 1789, dans lequel s'est développé le répertoire français pour clavecin. Voici donc des pièces de Pancrace Royer, Jacques Duphy, Claude Balbastre ou Robert de Visée, des *danses, marches et folies* jouées – on peut même dire *adaptées* – au piano par Alexandre Tharaud sur grand Steinway de concert. Il s'inscrit par là dans la tradition des pianistes interprètes de la musique baroque, tels Marcelle Meyer – dont il dit s'inspirer – ou Glenn Gould. Deux mentions particulières : une pour Jean-Henry d'Anglebert qui fit sa fortune en transcrivant pour clavecin les succès de son époque, telle ici la sarabande *Dieu des Enfers* de Lully ou ces *Folies d'Espagne* qui portent si bien leur nom ; et l'autre pour la soprano Sabine Devieille qui chante la gracieuse aria « Viens Hymen », des *Indes galantes* de Rameau.

Benoît Sénéchal

Versailles
Erato, 17 € env.



LA RELIGION

On connaît les phénomènes qui ont entouré la vie extraordinaire de Padre Pio. Bilocations, vision de son ange gardien, lecture de lettres en langue étrangères... Mais pourtant ce fut bien pour sa vie et ses vertus qu'il fut canonisé. L'auteur commence donc dans cet ouvrage par rappeler ce qui fut le fondement de la sainteté de Padre Pio et le cœur de sa vie spirituelle : son profond attachement au Christ, sa soif du salut des âmes, l'offrande de toutes ses souffrances en union avec la Passion du Christ. Ce n'est qu'ensuite qu'il entreprend d'analyser ces multiples phénomènes surnaturels peu communs. Padre Pio fut en effet privilégié dès son plus jeune âge (5 ans !) de visions/locutions de Jésus, de la Vierge ou de son ange gardien... mais aussi persécuté par les démons (les « *cosaques* ») qui l'attaquèrent moralement en essayant de le convaincre de sa perte, en lui interdisant d'écrire à ses directeurs spirituels, ou physiquement. S'appuyant essentiellement sur les écrits du saint capucin, l'auteur classe ainsi tous ces phénomènes avant de les confronter à la doctrine de l'Église. Il remarque notamment à quel point les propos de Padre Pio rejoignent ceux de sainte Thérèse d'Avila, de saint Jean de la Croix ou de sainte Gemma Galgani. Un ouvrage passionnant.

Blandine Fabre

Anges et démons chez Padre Pio
Gianluigi Pasquale
Salvator, 276 p., 20 €.



LE DVD

Comment présenter la vie d'un homme qui rayonna pendant plus de vingt-cinq ans sur le monde entier en quelques heures de film ? C'est le pari osé de Saje Distribution, pari réussi. La vie de Karol Wojtyła, même jeune homme dans la Pologne envahie par les Allemands puis par les Russes, est déjà riche d'enseignements. Sa foi, son abandon en la Providence, sa volonté de se battre pour sauver la culture de son pays... tout en refusant toute violence, sont admirables. Puis vient son accession à la prêtrise, à l'épiscopat et, contre toute attente, au pontificat.

Pendant plus de trois heures, on suit le parcours de celui qui accompagna toute une génération de catholiques. La partie du film consacrée au pontificat évoque peu son combat pour la défense de la vie, l'accent étant surtout mis sur son souci de la dignité humaine. Les acteurs (John Voight pour Jean-Paul II) rendent fort bien ses tourments, son amour de la jeunesse et de la montagne, sa volonté de libérer son pays natal et tout pays soumis à la dictature.

Une belle occasion de suivre et de découvrir pour les plus jeunes la vie d'un homme d'exception.

Marie Martin

Jean-Paul II
Film de John Kent Harrison
Saje Distribution, 1 h 41 et 1 h 32,
19,50 € env.

Redécouvrir le sens mystique de la messe

En 2011 paraissait aux éditions Via Romana *La Sainte Messe, une forêt de symboles*, dont le cardinal Sarah devait préfacer l'édition italienne. Pour la réédition en format poche de ce livre en langue française, les lecteurs pourront découvrir cette préface inédite dans notre pays. La voici en avant-première, avec l'aimable autorisation de l'éditeur.

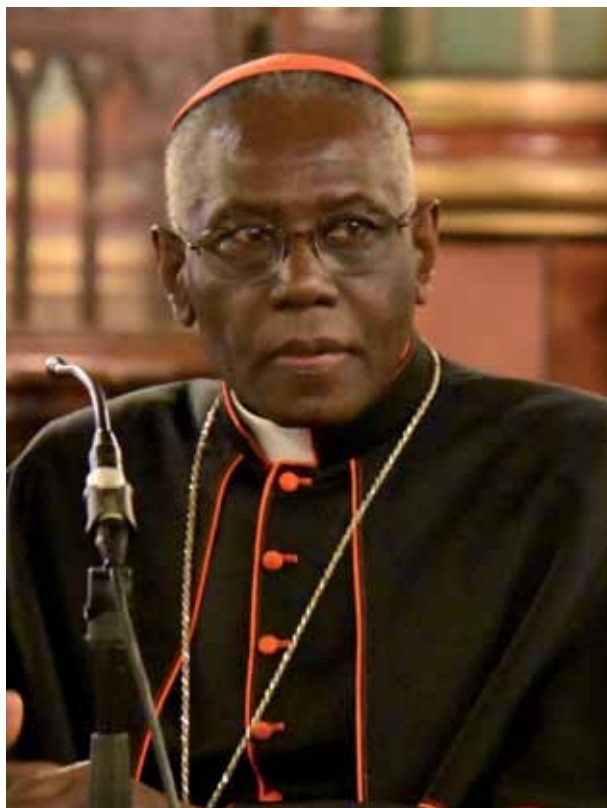
ROBERT CARD. SARAH
Préfet de la congrégation
pour le Culte divin
et la discipline des sacrements

Je suis heureux de présenter l'édition italienne d'un ouvrage de l'abbé Claude Barthe, qui fut publié en langue française il y a déjà sept ans, sur la signification allégorique des rites de la Messe. L'intérêt principal de ce livre à la fois très bien documenté et accessible à tous, qui a pour objet la forme extraordinaire du rite romain, réside dans son caractère éminemment doctrinal et spirituel. En effet, comme le souligne avec raison l'abbé Barthe, suite au déclin du commentaire mystique de la sainte Messe depuis la fin du XVII^e siècle, et aussi à cause de la pauvreté de la catéchèse contemporaine, au moins depuis une cinquantaine d'années, la plupart des fidèles ignorent le sens allégorique de la Messe, ce qui est préjudiciable à une juste compréhension, conforme à la doctrine catholique, du mystère de la foi qui est célébré dans la liturgie. D'où un étiolement, voire un affaïssissement de leur vie spirituelle, marquée notamment par l'abandon de l'adoration du Saint Sacrement.

UN DÉSINTÉRÊT CROISSANT

Nous constatons aussi, avec une grande affliction, un désintérêt croissant à l'égard de la sainte Messe qui, ces dernières années, a été trop souvent réduite à une célébration « festive » ou « bien animée », ce qui, inexorablement, a trop souvent conduit les fidèles chrétiens à une désaffection massive de la pratique dominicale. Or, dans l'introduction de son ouvrage *Les*

Signes sacrés, Romano Guardini affirme clairement que, dès l'enfance, les chrétiens doivent acquérir une connaissance plénière et fructueuse des signes visibles que les baptisés ont reçus, assimilés et qu'ils utilisent pour exprimer « *la grâce invisible* » (1). Ainsi, on peut affirmer que l'enjeu de ce livre est particulièrement important, voire capital, et donc vital, pour l'avenir de nos communautés chrétiennes, en particulier paroissiales, car il constitue sans nul doute un instrument pédagogique de première nécessité. L'ouvrage de l'abbé Claude Barthe est en mesure d'aider autant les pasteurs d'âmes que les fidèles plus ou moins désorientés par une créativité liturgique qui fait fi du développement organique des rites. Nous devons apprendre à découvrir ou à redécouvrir la liturgie de la sainte Messe telle que l'Église nous l'a transmise, à partir d'une explication allégorique ou mystique authentique, qui constitue en quelque sorte la substance de chacun des rites, tout comme la *sève*, invisible sous l'*écorce* d'un arbre, l'irrigue en lui donnant vie et croissance. De fait, si notre attention ne se porte que sur l'*écorce*



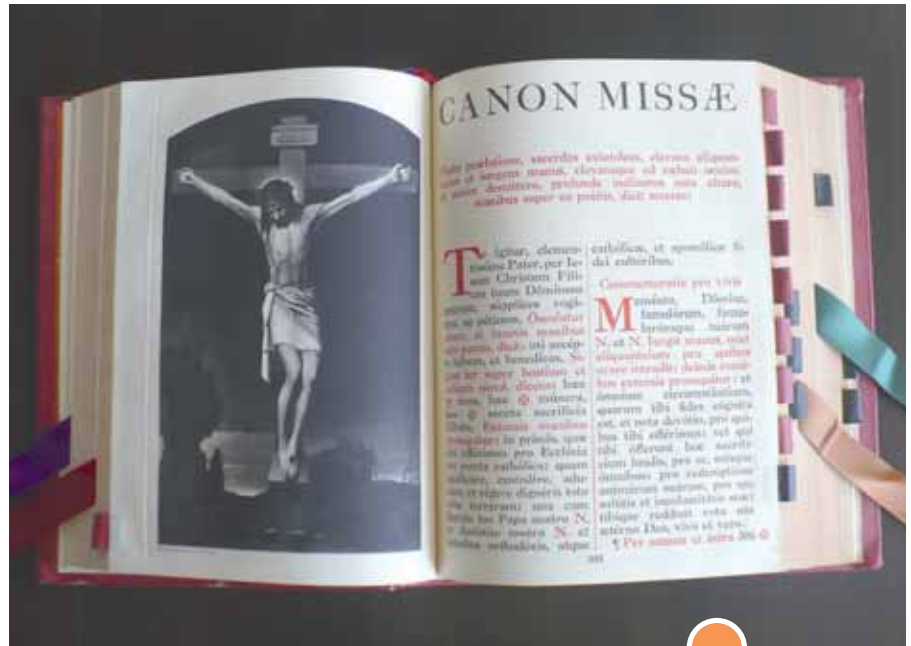
“
L'enjeu de ce livre est particulièrement important, voire capital, et donc vital, pour l'avenir de nos communautés chrétiennes.

des rites, avec le temps, ceux-ci risquent de perdre leur signification originelle et profonde. Car s'ils sont considérés comme une œuvre purement humaine, et donc malléables à souhait, ils peuvent faire l'objet de distorsions, de substitutions, voire de suppressions abusives, subissant ainsi les fantaisies d'une créativité de mauvais aloi. >>>

>>> Or, il faut rappeler ici la règle d'or qui transparaît dans l'ensemble de la constitution sur la liturgie *Sacrosanctum Concilium* (SC) du concile Vatican II. Celle-ci exprime un principe intangible, qui devrait être inscrit au frontispice de toutes les facultés de liturgie : la liturgie n'est pas une œuvre humaine, y compris la plus élaborée ou la plus « inventive », mais elle est d'abord et avant tout l'œuvre de Dieu ; elle se reçoit donc de l'Église, Épouse de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LE VÉRITABLE SENS DE LA TRADITION

Et c'est l'Église seule qui est chargée de la « transmettre » au sens étymologique de ce terme : en effet, le substantif *Tradition* est formé des mots latins *trans* et *dare*, et il signifie « transmettre », c'est-à-dire plus précisément passer fidèlement à d'autres ce qui est légué par transmission (2). C'est pourquoi, affirme la constitution *Sacrosanctum Concilium*, « absolument personne d'autre, même prêtre, ne peut, de son propre chef, ajouter, enlever ou changer quoi que ce soit dans la liturgie » (n° 22). Pourtant, au même moment, le concile Vatican II a approuvé un nécessaire *aggiornamento* des rites, qui a été réalisé dans les livres liturgiques publiés après, en particulier le *Missel* de Paul VI, qui en est à sa troisième édition (*editio typica tertia*, 2002) : « En gardant fidèlement la substance des rites, on les simplifiera ; on omettra ce qui, au cours des âges, a été redoublé ou a été ajouté sans grande utilité ; on rétablira selon l'ancienne norme des Pères, certaines choses qui ont disparu sous les atteintes du temps, dans la mesure où cela apparaîtra opportun ou nécessaire » (n° 50). C'est un travail à la fois immense et délicat, qui est à parfaire avec patience, persévérance, fidélité et une détermination sans faille, en suivant le critère primordial et incontournable que le pape Benoît XVI n'a cessé d'exposer et de développer en vue d'une réception authentique du renouveau conciliaire en matière liturgique : lire et comprendre les changements voulus par le concile Vatican II à l'intérieur de l'unité qui caractérise le développement historique



La liturgie et ses règles se reçoivent de l'Église et ne peuvent donc faire l'objet d'une créativité abusive.

du rite lui-même, sans introduire de ruptures artificielles (3).

On sait que dès les I^{er} et II^e siècles, les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ pendant la Cène du Jeudi Saint, durant laquelle il institua les sacrements de la Très Sainte Eucharistie et de l'Ordre, ont été entourées, par l'autorité des



Dès les I^{er} et II^e siècles, les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ ont été entourées, par l'autorité des Apôtres et de leurs successeurs, assistés de l'Esprit-Saint, d'une liturgie faite de rites.

Apôtres et de leurs successeurs, assistés de l'Esprit-Saint, d'une liturgie faite de rites, qui était assez semblable en Orient et en Occident, ainsi que l'attestent la *Didachè*, l'épître de saint Clément, celle dite de Barnabé, les écrits de saint Ignace, saint Justin et saint Irénée. Puis les rites se sont rapidement développés et ordonnés dans quatre grandes régions du monde méditerranéen, correspondant à des entités culturelles différentes touchées

par l'annonce de l'Évangile, tant en Orient qu'en Occident. D'où l'existence, au IV^e siècle, des rites d'Antioche et d'Alexandrie, pour l'Orient, et des rites romain et gallican, très proches l'un de l'autre, en Occident. Les principaux rites de la Messe de la liturgie romaine ont été fixés entre le VI^e siècle, principalement par le pape saint Grégoire le Grand (540-604), et les VIII^e et IX^e siècles, à l'époque carolingienne, avec notamment l'unification des règles et des liturgies des abbayes bénédictines par saint Benoît d'Aniane (750-821). Voici ce qu'affirmait déjà le grand liturgiste Mgr Aimé-Georges Martimort, en 1951 : « L'accomplissement minutieux et sincère des prescriptions de détail propres aux rites est déjà, pour notre peuple, une grande leçon sur le sens divin » (4). Or tout rite a sa propre signification.

LE SENS DES RITES

En voici trois exemples. Tout d'abord, le *baiser liturgique*. Lorsque le prêtre baise l'autel, qui est le symbole du Christ Rédempteur, tout comme l'évangéliste et la croix, il manifeste une attitude de vénération, de respect et de gratitude envers >>>

>>> Dieu, tout comme un témoignage d'adhésion profonde à sa présence.

Puis les *inclinations* : elles expriment les relations qui nous unissent à Dieu, aux saints et à ceux qui célèbrent avec nous l'œuvre de Dieu. Il y a deux sortes d'inclinations : celle de la tête et celle du corps. Ainsi, on incline la tête lorsque les trois Personnes divines sont nommées ensemble, aux noms de Jésus, de la bienheureuse Vierge Marie, du saint en l'honneur de qui on dit la messe... et on incline le corps, parce qu'on appelle l'inclination profonde, devant l'autel, aux prières « *Munda cor meum* » (Purifie mon cœur) ; « *In spiritu humilitatis* » (Humbles et pauvres) ; dans le Canon romain, aux mots : « *Supplices te rogamus* » (Nous t'en supplions)...



SIGNE DE LA RÉSURRECTION

Enfin, un geste particulier, la *commixtion du pain et du vin*, c'est-à-dire le fait de mélanger une parcelle d'hostie consacrée au vin lui aussi consacré dans le calice avant la Communion : elle évoque la Résurrection qui a réuni à jamais, pour la vie éternelle, l'âme et le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Alors ne doutons pas que le respect des rites, qui relèvent du cérémonial, permet de garder un niveau élevé du *sens du sacré* tant chez les prêtres que chez les fidèles, c'est-à-dire non pas un sentiment nécessairement subjectif et fugace mais un élément déterminant de ce que le *Catéchisme de l'Église catholique (CEC)* appelle la « vertu de religion » (n° 2144) [5]... À condition toutefois de retrouver la *sève* des gestes et des attitudes à partir d'une mystagogie « pratique » qui a pour nom, dans le domaine de la liturgie, le « cérémonial », à partir d'une explication du sens allégorique ou spirituel des rites, comme l'a fait notre auteur dans ce bel ouvrage destiné aux catholiques et plus largement aux hommes de bonne volonté de notre temps, avides de rencontrer le Dieu vivant, Père et Fils et Saint-Esprit, dans les mystères de la foi catholique célébrés dans nos églises, nos chapelles et nos oratoires.

Puisse ce livre de l'abbé Claude Barthe contribuer à réaliser un vœu du concile Vatican II, qui justifia en ces termes les décisions qu'il dut prendre au sujet de l'*aggiornamento* liturgique : favoriser une participation « *pleine, consciente et active* » des fidèles (cf. SC, n° 14), ce qui suppose de mettre à leur disposition l'ensemble des signes liturgiques, ces « *forêts de symboles* » chères au poète Charles Baudelaire que sont les rites, et aussi la beauté des ornements liturgiques, des vases sacrés et du chant choral, et en premier lieu le chant grégorien, pour que l'ensemble de ces éléments mis au service d'une liturgie dignement et magnifiquement célébrée à la gloire de Dieu, comme le veut l'Église, constitue cette véritable pédagogie du sacré d'un *ars celebrandi* destiné à l'annonce de l'Évangile du Salut.

Robert Card. Sarah



Claude Barthe, *La Messe, une forêt de symboles*, Éditions Via Romana, 360 p., 14 €.

1. Romano Guardini, *Sacred Signs*, Pio Decimo Press, Saint Louis (Montana), 1956, p. 10.

2. Au sujet de l'importance du concept de « transmission », fondé sur le verbe latin « *tradere* », lui-même à l'origine du substantif « Tradition », rappelons ce qu'en disait le Père Bertrand de Margerie, sj, dans son ouvrage *Vous*

De tout temps, l'inclination devant l'autel marque le respect dû au Christ.

feres ceci en mémoire de moi : « Le Seigneur a remis, transmis, livré (tradidit) par une transmission-tradition à la fois verbale et réelle les paroles sacramentelles au moyen desquelles il rend lui-même présents, de par la puissance de l'Esprit Paraclet, son saint Corps et son Sang. Le Calice est celui que le Seigneur a transmis (tradidit) aux Apôtres et c'est grâce à cette transmission (ex traditione) que l'Église consacre le mystère du Corps et du Sang du Seigneur » (Paris, Beauchesne, 1989, p. 114).

3. Voici une citation du cardinal Joseph Ratzinger qui exprime bien sa pensée à ce sujet : « *les formes orthodoxes d'un rite sont des réalités vivantes, nées d'un dialogue entre l'Église et son Seigneur, elles sont des expressions de la vie de l'Église, où se sont condensées la foi, la prière et la vie même de générations, et où se sont incarnées dans une forme concrète en même temps l'action de Dieu et la réponse de l'homme* ». Conférence prononcée à l'occasion des dix ans du *motu proprio Ecclesia Dei*, *La Documentation catholique*, n° 2197 (1999), p. 145.

4. Aimé-Georges Martimort, « *Le sens du sacré* », *La Maison-Dieu* 25, 1951, p. 61.

5. Le CEC cite à l'appui de son affirmation cette magnifique parole du bienheureux cardinal John Henry Newman : « *Les sentiments de crainte et de sacré sont-ils des sentiments chrétiens ou non ? Personne ne peut raisonnablement en douter. Ce sont les sentiments que nous aurions, et à un degré intense, si nous avions la vision du Dieu souverain : ce sont les sentiments que nous aurions si nous "réalisions" sa présence. Dans la mesure où nous croyons qu'Il est présent, nous devons les avoir. Ne pas les avoir, c'est ne point réaliser, ne point croire qu'Il est présent* ».